

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 12

Artikel: Des changements de climat
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur Vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Des changements de climat.

Nous avons discuté, dans notre précédent article, les principaux faits relatifs au climat en examinant, avec M. L. Dufour, les renseignements que peut fournir la végétation des divers points de notre globe, et si nous n'avons pas pu déduire de cette étude des conclusions précises, il nous a paru résulter des divers faits étudiés que le climat était resté stationnaire depuis une trentaine de siècles, si ce n'est pour certaines contrées septentrionales comme le Groënland et la Sibérie, où une température plus douce qu'aujourd'hui paraît avoir régné.

La Suisse peut nous fournir aussi quelques données.

Le thermomètre ne peut nous donner des indications bien certaines que depuis 1826. Si nous comparons la température moyenne de Genève à trente ans d'intervalle, nous trouvons que, pendant une période de cinq ans, de 1826 à 1830, elle a été de 9°4 et que, pendant une période égale, de 1836 à 1860, elle a été de 9°2. La différence est donc insensible, si l'on veut tenir compte surtout des erreurs possibles d'observation; elle est trop faible et dépend d'une période trop courte pour qu'il soit prudent de rien conclure de ce rapprochement.

La vigne nous fournit les mêmes résultats que ceux que nous avons obtenus pour d'autres pays. Elle est cultivée dans notre pays depuis huit ou neuf siècles au moins; elle paraît même avoir été cultivée par les Romains dans les environs de Cully; le climat était donc aussi doux alors qu'aujourd'hui. D'après M. Ed. Secretan, la vigne ne paraît pas avoir été plantée primitivement dans les endroits que nous considérons aujourd'hui comme les meilleurs; il est possible qu'on ait choisi tout d'abord les parchets qui exigeaient le moins de travail; on sait, en effet, que les vignes du Dézaley, par exemple, ont été créées au prix de travaux énormes qui ont été précédés, sans aucun doute, d'une culture de la vigne dans des terrains plus abordables, quoique moins favorablement exposés. Il ne paraît pas, non plus, d'après M. Ed. Secretan, que la vigne ait été cultivée dans notre canton dans des localités où on ne la retrouverait plus aujourd'hui.

L'olivier a été cultivé autrefois à St-Saphorin et Montreux, ainsi que l'amandier et le laurier; un grand nombre de ces végétaux périrent dans l'hiver de 1709, l'un des plus rudes dont on ait gardé le souvenir; ceux

qui résistèrent eurent encore à subir les hivers de 1788-1789 et de 1829-1830. A cette dernière époque tous les oliviers qui vivaient encore à St-Saphorin périrent, à l'exception d'un seul pied, qui existe aujourd'hui; il en est un aussi à Montreux. La culture de l'olivier paraît avoir eu autrefois dans notre pays une certaine extension, car Levade parle de pressoirs à huile qui auraient existé à St-Saphorin et de la dîme sur l'huile d'olive; il serait difficile cependant d'affirmer que l'on ait eu réellement une culture productive de l'olivier, car un document de 1576, qui parle de la dîme sur l'huile, ne désigne pas s'il s'agit de l'huile d'olive ou de l'huile de noix.

M. Venetz père, de Sion, a publié, en 1821, un travail fort intéressant, dans lequel il conclut à un refroidissement du climat des Alpes, depuis trois à quatre siècles. Parmi les faits qu'il cite à l'appui de son opinion, il en est qui sont très curieux. Plusieurs passages des Alpes qui n'existent plus aujourd'hui ou qui, du moins, sont devenus impraticables étaient fréquentés autrefois; dans ce nombre on peut citer le col de Fenêtre, entre la vallée de Bagnes et le Piémont, et un autre passage entre la vallée de Zermatt et celle d'Hérens. Entre Vich et Grindelwald, où se trouvent aujourd'hui des masses énormes de glaces, il y avait un passage très fréquenté; on allait baptiser les enfants de Vich à Grindelwald et les registres de cette dernière localité mentionnent le fait vraiment étonnant d'une cloche qui aurait été transportée entre ces deux localités.

Lors de la construction de la route du Simplon, on a trouvé, près du sommet du col, des racines de mélèze; aujourd'hui cet arbre ne s'élève plus à une telle hauteur.

Il semblerait donc résulter de là que, dans nos Alpes, comme dans les contrées septentrionales, il y a eu refroidissement du climat depuis quelques siècles. M. L. Dufour a fait pour Lausanne et Veytaux des recherches très curieuses sur l'époque des bancs de vendange. La plus ancienne mention qui existe dans les registres de la ville de Lausanne sur cette coutume remonte à l'année 1480; dès cette époque jusqu'à aujourd'hui on peut retrouver l'époque des vendanges, sauf pour un certain nombre d'années qui manquent dans cette série de près de quatre siècles. On trouve qu'à partir de 1658, on a institué à Lausanne cinq bans de vendanges, échelonnés de deux jours en deux jours dans l'ordre suivant: les Champêtres; — Ouchy;

Contigny; — Paleyres; — St-Laurent. Cette division a été supprimée en 1798, époque à laquelle, pendant deux ans, on a laissé chacun libre de procéder comme il l'entendait, sauf à s'entendre avec ses voisins. Voici le tableau qui renferme le résultat de ces recherches :

	Nombre d'années de la période.	Date moyenne des bans de vendanges pendant la période.
De 1480 à 1550	33	5 octobre.
1551 à 1595	33	7 »
1604 à 1681	48	8 »
1687 à 1716	30	20 »
1717 à 1746	28	20 »
1747 à 1776	30	21 »
1777 à 1806	30	12 »
1807 à 1836	30	15 »
1837 à 1866	30	10 »

Nous devons expliquer que les 48 années indiquées de 1604 à 1681 sont celles pour lesquelles on a trouvé une indication de bans de vendanges.

Les dates extrêmes sont :

En 1505 et 1822, le 16 septembre;

En 1698 et 1816, le 12 novembre.

Différence : 57 jours.

Les renseignements pour Veytaux ne remontent pas au delà de 1747; voici ce qu'ils indiquent :

De 1747 à 1776	30 ans	12 octobre.
1777 à 1806	30 »	10 »
1807 à 1836	30 »	14 »
1837 à 1866	30 »	17 »

On voit qu'à Lausanne on a la tendance de vendanger de plus en plus tôt, tandis qu'à Montreux et Aigle, on tend à retarder l'époque de la vendange. Le tableau pour Lausanne indique un saut très brusque dans l'époque des vendanges vers 1680; ne faudrait-il pas l'attribuer à l'arrivée dans notre pays de nombreux réfugiés français, qui apportèrent avec eux des habitudes nouvelles que leur intelligence et leur influence firent facilement accepter? En même temps qu'ils introduisirent dans nos villes de nombreuses industries, ne purent-ils pas aussi apporter dans le mode de culture de la vigne des modifications importantes? Il est tout au moins permis de le supposer.

Si nous voulons essayer de tirer une conclusion de l'étude que nous venons de faire nous dirons:

Que s'il y a eu, dans l'époque historique, des changements de climat dans nos contrées, ils ont été bien petits;

Qu'il est impossible, l'histoire en main, de conclure à un changement;

Que s'il y a eu des changements locaux, ils ont dû se produire au centre de nos montagnes et dans les contrées septentrionales.

S. C.

Causerie genevoise

AUX ABONNÉS DU *Conteur vaudois*.

Vous connaissez tous Genève; c'est-à-dire que vous

¹ Il est entendu que, pour la confection des tableaux qui précèdent, M. Dufour a tenu compte du passage du calendrier julien au calendrier grégorien, qui s'effectua dans notre pays au commencement du XVIII^e siècle.

y avez tous passé sinon quelques mois, du moins quelques semaines, quelques jours ou quelques heures; nous n'avons donc pas à vous dépeindre la patrie des Rousseau, des Bonnet, des de Saussure, etc., telle qu'elle est de nos jours, après les transformations successives qu'elle a subies depuis une quarantaine d'années.

Bateaux à vapeur et chemins de fer ont créé des rapports trop intimes entre tous les cantons de la Suisse romande pour qu'une description de la Genève actuelle ne soit pas superflue.

Mais peut-être est-il quelqu'un qui ait vu notre ville avant 1830 et se la rappelle?

Oui, n'est-ce pas?

Eh bien! c'est à ce lecteur-là que nous nous adressons aujourd'hui; c'est à lui que nous demandons s'il est possible de regretter le Port au bois, les Boucheries, les vieilles mesures croûlantes qui se miraient sans pudeur dans les eaux bleues du Léman et du Rhône; l'île des Barques (île Rousseau), servant de chantier de construction; les dômes et les hauts-bancs des Rues-Basses, de la Fusterie et de Coutance, le mur de la Corraterie, remplacé par d'élégantes maisons; les portes de la ville avec leurs ponts-levis; les anciens réverbères à l'huile, etc., etc.?

Se souvient-il, ce lecteur, que nous nous représentons volontiers comme le propriétaire d'une riche ferme, comme le chef vénéré d'une famille nombreuse et prospère, se souvient-il de l'éclairage des *boutiques* (c'était l'expression du temps) et de leurs vitrines à quatre petits carreaux souvent malpropres, vitrines appelées *montres*, qu'on perchait le matin sur des tablettes à bascule et qu'on rentrait à la nuit tombante?

Là, des fichus, des bonnets, des chapeaux fanés, des coupons de rubans exposés au soleil depuis plus de six mois, groupés sans art, sans goût, servaient à donner une vague idée du cahos primitif.

À côté, l'étalage d'une toilière; cotonnade bleue ou rouge, mouchoirs de poche à carreaux, indiennes aux couleurs tranchantes flottaient en plein vent et narguaient la pluie, grâce aux dômes, retraite hospitalière des chauves-souris, ou aux larges avant-toits des hauts-bancs.

Ici, sur des tablettes, étaient entassés des échantillons de poterie commune ou de terre de pipe, de faïence peinte et même de porcelaine.

Plus loin, le cordonnier en vogue, sachant que les *Cendrillons* sont rares à Genève, exposait aux regards de grands souliers massifs et quelques paires d'escarpins rouges, verts, jaunes ou bruns, suivant la mode de la saison.

Chez les orfèvres, les vitrines les moins élégantes avaient encore du prix. On y voyait suspendus de lourds colliers d'or à larges plaques, de gros cœurs d'or ou d'argent surmontant une croix du même métal; des chaînes russes et des chaînes de Venise; de respectables montres bombées, comme on en voit encore quelques modèles dans l'écrin de mariage des grand'mamans; puis, à côté de ces bijoux, des cuillers à café et des couverts d'argent; quant à l'orfèvrerie proprement dite, il fallait entrer dans le magasin pour la juger, on ne l'exposait pas.